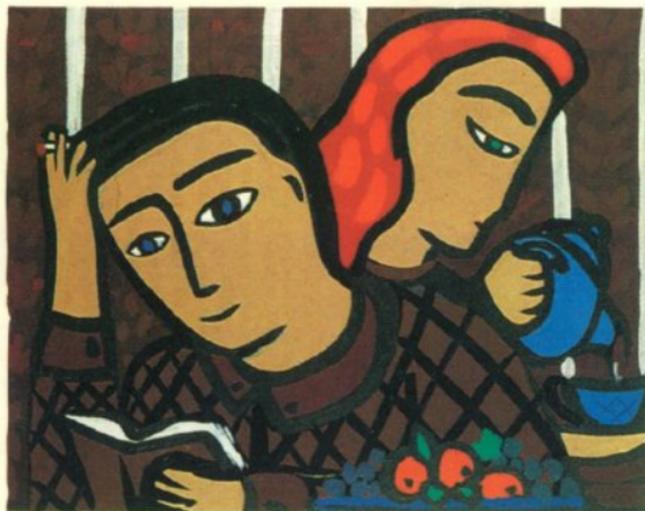


Xavier Deutsch

La petite rue Claire et Nette



Médium

Le livre

À l'ombre du mur, dans le cimetière de Charleroi, repose Ferdinand, l'oncle de Stéphanie. Mais quatre jeunes hommes ont décidé de répandre un parfum de poison sur ce sommeil : ils ont violé la sépulture de l'oncle Ferdinand.

Dans la famille de Stéphanie, chacun fait face comme il peut. Le père ressort de vieux papiers, des textes écrits par son frère, *Ten Kobalt*, une pièce de théâtre que Stéphanie devrait jouer au lycée. Laurent, le frère, shoote plus fort dans son ballon de foot pour battre l'équipe de Liège. La mère est attentive et inquiète. Elle crie très fort pour se défouler dans les gradins du stade. Et Stéphanie monte sur scène. Elle jouera Marie-Madeleine dans *Barabbas* de Ghelderode. Barrabas, c'est Rodrigue. Il la réchauffe quand elle a froid et il ne pose pas de questions. Comme son oncle qui photographiait les nuages, Stéphanie scrute le ciel à la recherche de sa vérité.

Elle glisse dans la ville endormie pour réveiller les secrets de Ferdinand. Rodrigue l'accompagne et la reconforte. Il s'approche d'elle en lui racontant de belles histoires.

Mais il se pourrait qu'une autre histoire, plus terrible, les sépare.

L'auteur

Entre deux explorations du quartier Mouffetard, un Paris-Belgique dans son Astra noire et un cross, Xavier Deuth lit Baudelaire ou Maeterlink, Roland de Renéville ou Rimbaud. Comme en témoignent les histoires qu'il écrit, il a presque le souffle coupé d'angoisse et d'espoir. Il est timide et exubérant, aime l'Atlantique nord, les faucons gerfauts et, plus que tout peut-être, la course à pied.

Xavier Deutsch

La petite rue
Claire et Nette

Médium

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Avertissement

Un mot sur les deux ou trois différences qui distinguent les systèmes scolaires de la Belgique et de la France :

- A. Tandis que les termes « collège » et « lycée » désignent en France les écoles secondaires où l'on enseigne aux jeunes puis aux grands adolescents, ces mots n'ont pas en Belgique de signification propre. « Collège », « lycée », « institut », « athénée » désignent indistinctement les établissements où l'on retrouve toutes les classes d'âge.
- B. Tandis qu'en France les élèves évoluent de la 6^e à la 1^{re}, pour achever leur parcours en terminale, les écoliers belges commencent par le commencement : par la 1^{re} ; ils passent ensuite en 2^e, en 3^e... et la 6^e année, appelée la rhétorique, marque la fin du cursus de l'enseignement secondaire.
- C. Un dernier mot sur les horaires : en France l'état des choses varie selon les lieux, il est d'ailleurs en passe de subir des modifications. En Belgique l'horaire est depuis longtemps le suivant : les cours se donnent le lundi et le mardi pendant la journée entière, le mercredi matin, puis le jeudi et le vendredi entiers. Le samedi et le dimanche sont libres, comme le mercredi après-midi.

Il y aurait encore cent dix précisions à apporter sur les institutions de tutelle, sur les partages des responsabilités, sur les différences des réseaux, sur les modes de financement, mais les indications que j'ai données devraient suffire à permettre une bonne compréhension du milieu scolaire dans lequel vont évoluer mes personnages.

La nuit grandissait comme un dragon mangeur d'épines. Des petites lumières qu'on n'avait pas encore envoyées dormir faisaient comme des papillons du côté de la ville où ça monte. Toutes seront éteintes dans quarante minutes. Sauf les réverbères, évidemment, du boulevard Terrorisant et de la petite rue Claire et Nette, alignés comme des pilotes pour appuyer sur la nuit avec leurs paquets de pâleur.

— Rox, je te préviens que Ben Hur n'ar-rê-te pas de couper sur mon blouson à l'épaule.

Il faut dire que le boulevard Terrorisant, la petite rue Claire et Nette qui lui est perpendiculaire, et quelques autres encore composent le côté nord de la ville de Charleroi. Comme il avait plu depuis le milieu du matin jusqu'à dix-sept heures un parfum d'air noir et d'eau glissait à la surface des rues (sauf dans les réverbères : les odeurs s'éloignent toujours parce qu'elles FONDENT quand elles passent dans la proximité des régions lumineuses).

— Rox, c'est encore loin ?

Le boulevard Terrorisant est quelque chose de calme à deux heures du matin, où passent les quatre garçons avec des airs mystérieux et leurs blousons de couleur sombre. Le premier, c'est Rox. Il est grand, il est très fort. Il marche tout seul et ne se retourne jamais.

Le boulevard dort à ce moment sauf une maison dont la vitrine continue de briller doucement au numéro 144,

sur l'autre trottoir. Sur la façade de cette maison-là, au-dessus de la vitrine, brille ce mot tracé au néon : Milady.

Cinq ou six mètres plus loin que Rox deux garçons augmentent la cadence pour ne pas se laisser distancer. Ça les fait respirer plus vite et quelques éclats de transpiration leur coulent dans les yeux : ces deux-là portent un gros sac de cuir où certains chocs en métal retentissent à chaque pas.

– Hééé, Rox. Tu...

Juste à ce moment une auto venue de Charleroi remonte au ralenti le boulevard silencieux et son moteur grogne comme un jeune tigre. Les deux garçons s'immobilisent, regardent grandir les phares de l'auto qui, tout doucement, paraît s'arrêter devant le numéro 144, puis redémarre.

Une jeune fille dans la lueur de la vitrine, et les deux garçons voient s'éloigner l'auto vers les endroits plus déserts encore où les réverbères ne trahissent rien.

Rox ne s'est pas arrêté. Il a pris quatorze mètres de plus aux deux garçons, ça fait dix-neuf et demi. Un des garçons :

– Rox... Hé, ROX!

Voici la première fois où Rox se retourne. Il regarde les garçons, puis il marche vers eux en dix pas et accroche avec ses poings le blouson de celui qui parle tout le temps. Il est pâli, il gronde tout bas très fort avec ses dents :

– Adesso, senti. Fai ancora un mini pezzo di rumore, e ti faccio scoppiare il ceffo. Capito?

Le garçon que Rox accroche sourit :

– Cause français, Rox. Pas capito si pas français.

Voici le quatrième garçon: encore plus grand que Rox et très maigre. Il restait en arrière parce qu'il n'a pas envie de marcher vite. Il est quelqu'un qui ne parle jamais. Au bout de ses longs bras il porte des barres en fer. En haut de sa tête se trouvent deux petits yeux gris où rien n'est allumé.

Pour la première fois ils sont quatre sur un carré de trottoir.

Rox a lâché le garçon mais il secoue son poing, il dit:

– Tou fais gaffe, pétite con. Moi j'té casse la gueule pour rien. Capito?

Il se tourne sur le grand long qui arrive:

– Toi, Oï, tou traînes encore...

Ses mains coupent l'air noir à la hauteur des mentons. Ses sales dents grincent quand il mesure les trois garçons sur le trottoir sombre: Ben Hur ne dit rien et regarde le sol, Oï ne dit rien et ne regarde rien vu que ses yeux sont gris, le petit con sourit, ne dit rien et regarde les yeux de Rox.

Et puis Rox ne dit rien et tout à coup il détend son bras et son poing fermé vient rouler comme du fer sur la joue du petit con. Et dans le même geste il se baisse, il empoigne le sac de cuir et les petits chocs en métal, et enfonce le sac dans les bras de Ben Hur qui tremble à cause du poids. Rox prend encore dans sa main le cou d'Oï et l'oblige à courir. Alors l'immense Oï plié sous Rox court avec ses barres parmi les morceaux d'ancienne pluie, sur le trottoir, où la lumière des réverbères descend pour se salir.

Oï, Rox et Ben Hur font encore vingt pas sur le boulevard Terrorisant tandis que le quatrième garçon se

ramasse la tête, se relève, plie les yeux pour ne pas voir trop mal puis, en se tenant la pommette, trébuche d'abord et court pour ne pas s'éloigner de ses amis. Il pleure, donne en courant, sur le trottoir, un grand coup dans la lumière, et rejoint les trois autres garçons qui s'engagent dans la petite rue Claire et Nette. Celle-ci se présente comme un boyau très long mais assez étroit, qui monte vers le nord. Sur le côté du trottoir de gauche s'alignent des maisons éteintes en face desquelles dorment des autos comme des vaches. Toutes les voitures stationnent du même côté parce que la petite rue Claire et Nette est à sens unique : un panneau de sens interdit empêche qu'on entre par le boulevard Terrorisant, c'est pourquoi toutes les voitures stationnent sur le côté des maisons. A droite du trottoir de droite un grand mur est allongé qui grimpe loin loin dans la direction de Gosselies qui est une petite commune au nord de Charleroi. Un mur en béton coiffé de tuiles, où personne n'a jamais rien écrit. Plus haut dans la rue, à cent mètres, le mur est coupé par une grille.

Rox, devant la grille :

– Oï lé premier.

Oï jette ses barres de l'autre côté de la grille, à travers les barreaux, qui font un bruit de métal et de terre. Il lève sur la grille ses bras interminables, ses genoux, ses pieds, s'efforce de grimper, recommence trois fois. On dirait une longue araignée qui suce du fer.

Rox, de l'autre côté de la rue, tourne autour d'une Toyota grise alignée parmi les autres voitures. Il regarde l'autocollant Walibi collé sur la vitre arrière, ferme son bras et, d'une secousse brutale, il frappe du coude la vitre qui éclate presque sans bruit. Il replie ses bras,

frotte son coude avec sa hanche, il regarde encore la petite Toyota.

Oï a tout de même franchi la grille. Oï a récupéré ses barres. Il est entré dans la pénombre sans attendre : de l'autre côté de cette grille la nuit se réserve des poches terribles. L'odeur de terre a grandi.

Ben Hur puis Rox ont à leur tour pris la grille entre les dents et sont passés de ce côté du mur où Charleroi n'est plus Charleroi. Ici la terre est noire, les lumières ont péri, le bruit d'un moteur ne vient plus du boulevard Terrorisant qu'en dégringolant de frayeur comme des petites balles de coton : ici l'air est meurtri. Le mur a tout modifié.

Oï déjà, quelque part, produit des bruits de cailloux. Rox fouille dans le sac de Ben Hur et Ben Hur ne bouge pas, ne dit rien. On dirait qu'il a froid mais en réalité il attend le quatrième garçon qui s'écorche les jambes encore sur le sommet de la grille. Et soudain le garçon tombe et sur la terre son corps fait un bruit mou.

Il est à peine trois heures du matin.

Stéphanie débarque doucement sur le côté du matin. Elle n'ouvre pas les yeux, pour faire semblant de dormir encore, et passe une main sur son visage pour écarter les cheveux. C'est terriblement chaud, une fille qui se réveille.

Elle se retourne sur son épaule droite et reprend de la main un coin de sa couette pour s'y envelopper en pliant ses coudes sur elle. Le confort est infini. Mais infiniment cassable. Il suffit d'un bruit d'eau de Javel et d'eau.

Tous les lundis matin ont pour Stéphanie l'odeur atroce de l'eau de Javel. A cause d'Yvette. Et dire qu'il y a des gens qui aiment ça, l'odeur de l'eau de Javel! Mais c'est beaucoup, beaucoup trop froid. Fermez les portes, Yvette, fermez les bruits de l'eau.

Stéphanie donne à la couette sa bouche, ses yeux, elle se renforce, elle combat, elle rend la douceur plus forte que l'eau de Javel et sa température meurtrière.

Maintenant Stéphanie sent que l'eau de Javel est venue lui mettre une barre entre les yeux, que son matin est cassé, qu'elle a un peu mal au front.

Yvette est la femme de journée de la maman de Stéphanie. Elle vient le lundi, pour nettoyer la maison. C'est une jeune femme solide et bonne, elle ne parle pas beaucoup. Elle est gentille, mais la façon qu'elle a de laisser

les portes ouvertes pour assécher le sol, de laisser l'air froid envahir la maison, la façon qu'elle a de laisser l'eau de Javel installer si tôt son odeur, fait chaque lundi une coupure dans le matin de Stéphanie.

La seule concurrence contre l'odeur froide de la propreté, c'est le parfum tiède du café. Stéphanie n'aime pas le café, mais elle adore le parfum du café, surtout le lundi matin. Ça dépend de Laurent. Yvette entre par le garage vers 7 heures 20. Laurent quitte son lit à 7 heures 12 chaque matin. Yvette remplit les seaux, répand l'eau de Javel sur le carrelage du corridor en une dizaine de minutes. Laurent parvient à la cuisine en trois minutes, mais il faut plus de temps pour moulinier le café et chauffer l'eau que pour remplir un seau et répandre du produit de nettoyage.

De cette quantité incertaine de paramètres variables et invariables dépend la qualité du réveil de Stéphanie. Si Laurent savait cela, il programmerait son radio-réveil à 7 heures 03 pour laisser le café s'imposer en neuf minutes de plus que Mr. Propre, et raffiner les senteurs des petits matins de sa sœur.

— Bonjour, Yvette.

Stéphanie fait un gros sourire à la jeune femme en descendant l'escalier puis elle passe la porte de la salle à manger où Laurent finit son thé au citron (c'est pour les parents s'il fait du café). Stéphanie ouvre des yeux terribles et fait de sa bouche un carré. Avec les mains elle tord le vide, pour exprimer l'étranglement de quelque chose, d'un cou de femme ou de coq. Elle chuchote à Laurent :

— Je vais tuer l'eau de Javel, je vais devenir ministre pour interdire l'eau de Javel, je vais me faire curé.

Ça fait rigoler Laurent, ça fait rigoler Stéphanie, alors

elle donne des coups avec ses petits poings sur les épaules de son frère. Il dit :

– Je veux finir mon thé, je veux finir mon thé.

Alors Stéphanie s'assied, pose les coudes sur la table et le menton sur les mains en disant qu'elle n'est pas bien éveillée. Elle retire les coudes, à cause de la piquûre des miettes et regarde autour d'elle mais elle trouve qu'elle n'a pas faim. Elle fixe son petit frère Laurent, qui se méfie, prend sa tasse dans une main et ses tartines dans l'autre pour fuir dans la cuisine parce qu'il connaît bien ce regard de Stéphanie : il veut dire qu'elle ne sait pas quoi faire, qu'elle cherche une victime. Mais en l'occurrence la victime connaît la musique et n'estime pas qu'il soit honteux de fuir.

Là Stéphanie doit changer de tactique. Elle crie :

– Laurent, t'es con, reviens, je te ferai rien.

Laurent reparait de la cuisine avec sa tasse et ses tartines en jetant un bref coup d'œil sur le sourire de Stéphanie pour l'analyser. Puis il se rassied. Stéphanie pince ses lèvres avec ses dents et fait du regard le tour de la pièce mais elle ne peut pas empêcher ses yeux de sourire. Laurent a déjà repris sa tasse en main.

– Non, promis, je ne fais rien.

Puis elle se dégonfle avec un «pcht» et retombe, la joue sur la table.

– Gne sui faâhatiguééhéeu.

Puis, après avoir bien réfléchi :

– On devrait interdire l'usage de l'eau de Javel avant neuf heures du matin.

Laurent fait des signes en silence :

– Chuut, elle va entendre. Chuut. Chuuuut. Chuut. Chuuuut.

L'escalier craque et la mère de Stéphanie et Laurent pousse la porte de la cuisine. Un filet d'air froid javellisé trouve l'occasion de s'insinuer, Stéphanie fait « Eûgh ».

– Bonjour, les enfants.

– Papa n'est pas levé ?

– Il prend sa douche. Vous avez mangé ?

La descente de Maman dans la salle à manger était le prétexte grâce auquel le troisième parfum du matin avait le droit d'intervenir : une odeur de Chanel dont Laurent ne parvenait jamais à retenir le numéro. Il termine sa tasse de thé lorsque Stéphanie demande :

– Maman, c'est aujourd'hui qu'on réunit le groupe pour décider la pièce qu'on jouera en avril, et ça m'ennuie d'arriver là sans rien avoir à leur proposer. Tu n'aurais pas une idée ?

– L'idée d'une pièce ? d'un titre ? que vous pourriez jouer ? Il y a Ghelderode...

– *Escorial* ? Le roi, le moine, l'homme écarlate et Follial, cela fait quatre personnes. Pas possible. Je ne sais pas qui viendra mais nous serons au moins quatorze à vouloir jouer. Non non, tu peux finir le choco, je n'ai vraiment pas faim.

Laurent nettoie le fond du pot avec son couteau, puis il dit :

– Tu peux leur proposer les pièces d'oncle Ferdinand. Il a donné deux manuscrits à papa, *Héliogabale de Prague* et *Ten Kobalt*, deux jours avant sa m...

– Non, Laurent.

Stéphanie a parlé très vite et très bas. Elle ajoute plus doucement :

– S'il te plaît.

Elle regarde la nappe et les miettes sans les voir. Elle

pense maintenant qu'il y a des jours où c'est trop idiot les camions. Son esprit tout à coup s'est envolé dans la région du ciel mouillé, ou autre part, on ne sait pas très bien. Quand elle était petite Stéphanie avait reçu d'oncle Ferdinand ses premiers cours de vélo. Il paraît qu'on se souvient toujours de celui qui nous apprend à rouler à vélo. C'était le temps où il venait à la maison voir Hinault gagner le Tour de France parce qu'il n'avait pas la télé. Il racontait des histoires drôles qui ne faisaient rire que lui. Et quand il riait de si bon cœur et qu'il s'apercevait que Jérôme ou Papa n'avaient pas quitté la télé des yeux, il se taisait en regardant ses doigts et il se mordait les lèvres parce que son histoire continuait à le faire rigoler mais qu'il ne voulait pas faire de bruit.

Il possédait un beau vélo et lorsqu'il passait plus d'une heure chaque dimanche à briquer son vélo, et que Stéphanie le regardait faire en silence, elle avait le désir de le protéger.

Il avait peut-être connu quelqu'un (on ne savait pas cela) mais il ne s'était jamais marié, alors il avait écrit deux pièces, mais il n'en avait pas parlé, Stéphanie ne les avait même jamais vues.

Oncle Ferdinand est resté le grand frère de Papa jusqu'au jour du camion. C'était un grand camion de couleur bleue qui arrivait de Mar...

– Stéphanie...

– Oui.

Stéphanie éparpille le petit tas de miettes qu'elle a dressé sans se rendre compte.

– Oui oui, on y va.

Du corridor parviennent encore le bruit du travail d'Yvette et certaines odeurs froides. Stéphanie s'aperçoit

que Laurent a quitté la pièce, qu'il n'y a plus avec elle que Maman dans la salle à manger. Stéphanie pense qu'il faudrait dire quelque chose, que ce serait bien, mais elle ne trouve rien et quitte la pièce en secouant sa chevelure sombre.

Maman, qui la regarde fuir, se rend compte à quel point sa fille est belle.

La légende dit que dans les brouillards il y a des pays qui nous attendent.

Tout le monde veut bien, mais les hommes qui ont trouvé ces légendes sont morts sans avoir dit à personne comment venir à bout des brouillards.

Ne maudissez pas les villes sales, ni les quartiers sales des villes propres, car ce sont des lieux où quelque chose garde l'espoir de se produire. Il y existe alors certains hommes que rien *a priori* ne distingue des autres : ils sont professeurs de latin, orfèvres ou policiers. Ou rien du tout : certains ne sont rien du tout, c'est-à-dire qu'ils font semblant.

Ils regardent les brouillards et sourient à leurs femmes. Ils entrent alors dans la fumée.

De ces hommes il existe deux catégories : les premiers s'attachent aux mains des armes et des couteaux. Cela n'est pas bien. Les couteaux sont des langues en métal de serpents, et ces hommes se trompent qui croient pouvoir couper la fumée avec de la fumée. Ceux-là ont aussi posé du noir sur leurs paupières, et leurs bouches sont coupées.

Les seconds pensent qu'il est souvent plus rentable de compter sur d'autres forces que les leurs propres. Ils se munissent de bougies, de chandelles ou de lampes de poche parce qu'on n'arrête pas le progrès. Ils plongent ainsi leur main droite, puis les yeux, dans la lisière des brouillards, puis leurs corps tout entiers, ils avancent :

une lumière au bout du bras droit, et le bras gauche battant l'air pour augmenter le vent. C'est ainsi. Ils cherchent du vent pour frapper dans la fumée, ils cherchent le pays.

Il est 7 heures 59 dans la petite rue Claire et Nette, sur la droite de laquelle (lorsqu'on la regarde du bas) le mur n'a pas changé, sinon de couleur, depuis le milieu de la nuit. Mais la grille est ouverte. À gauche de la rue les voitures s'alignent encore en face des maisons, tournées dans la même direction à cause du sens unique, mais moins nombreuses : certaines pour le moment remplissent les boulevards, déposent les enfants devant les écoles, respectent les feux rouges et les priorités, mais à regret, car il est si lourd, lorsque l'on roule, de devoir s'arrêter, de freiner, de repasser la première, d'accélérer. C'est dur.

Dans la petite rue Claire et Nette, un combi de gendarmerie stationne devant le numéro 14, juste à côté d'une Toyota grise dont la vitre arrière est brisée : seul un autocollant Walibi retient encore, dans le coin gauche, les morceaux de verre. A l'intérieur du combi un gendarme note la déposition d'un homme âgé en costume marron. Le gendarme écrit et l'homme regarde ce que le gendarme écrit. Cela reste fort silencieux.

Il y a encore ceci : à l'une des fenêtres du numéro 14 de la rue, quelqu'un a levé le bord d'un rideau et regarde. Une petite bonne femme à la bouche fermée, aux gestes gris, laisse paraître la moitié de son visage derrière lequel on devine toutes les interrogations malveillantes.

Il y a encore ceci : un deuxième gendarme prend la mesure de la distance qui sépare la Toyota de la grille.

Il y a encore ceci : un dernier gendarme passe la grille

en compagnie d'un homme en costume et traverse la rue. Le gendarme pénètre dans le combi, où son collègue achève de noter la déposition de l'homme à la Toyota, et appelle son chef avec la radio de bord.

L'homme en costume jette un coup d'œil circulaire sur la rue, les voitures, les façades. Il aperçoit dans l'encadrement d'une fenêtre un demi-visage qui se cache derrière ses rideaux, alors il se poste en face de la fenêtre et fixe doucement le visage jusqu'à ce que celui-ci, avec un dernier regard oblique vers le sol, disparaisse comme un parfum de poison.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection Médium

Les garçons

La petite sœur du Bon Dieu

Allez, allez !

Collection Neuf

Les foulards bleus

© 1992, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 1992

ISBN 978-2-211-22617-2

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr